

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXX

IL croit certainement qu'il s'agit d'un caprice passager ; que je n'ai pas soigneusement interrogé mon cœur et qu'après des réflexions sérieuses, je lui reviendrai. Ah ! pardonne-lui son chagrin et ses préjugés. Jamais je ne les ai partagés, moi !... L'homme que j'aime est un roi ; il dépasse les autres de toute la tête, il peut donc regarder avec dédain les oisifs qui font honte à l'orgueil de leur nom ; mais il faut que mon roi soit généreux, qu'il supporte et sache comprendre les esprits moins vastes qui ne peuvent se dépouiller des idées de toute leur vie.

Dans quinze jours, tu veux être ici. Oh ! Bruno, Bruno ! C'est impossible ! Qu'est-ce que quinze jours contre des préjugés de soixante ans ! Je sais que tu voudrais venir à mon secours, qu'il te semble terrible de me laisser seule ainsi dans la tempête ; mais pourvu que je me sente environnée de ta pensée, ma force grandira. Ta présence ici ne ferait qu'envenimer la situation, et je tremblerais entre mon père et toi, comme une feuille au vent. Je ne quitterai pas la maison de mon père sans son consentement ; — jamais, Bruno, même pour toi ! Oh ! ne m'en veux pas, n'accuse pas mon amour de faiblesse, parce que tu n'as sur terre aucun autre lien, tandis que je suis liée par des devoirs sacrés. Je douterais de moi-même, de toi, du monde entier, si je leur devenais infidèle. Jamais plus je n'aurai le cœur joyeux ; et tu veux me faire entrer comme un rayon de soleil dans ta maison silencieuse !

Il serait bien facile de ne suivre que notre penchant, et de nous appartenir l'un à l'autre en face du monde entier. Mais ce serait fuir lâchement la lutte au lieu de combattre, et nous nous disons des âmes héroïques ! Notre amour est déjà un bonheur si grand, si merveilleux, que nous pouvons bien vivre quelque temps, de cette seule certitude. Unis pour l'éternité ! Rien, rien ne peut plus nous séparer ou nous arracher l'un à l'autre, jusqu'à la mort. Nous nous sommes tous deux débattus, résistant à cette puissance qui nous poussait l'un vers l'autre. Nous voulions ignorer l'amour qui était déjà depuis longtemps notre maître. Oh ! Bruno ! c'est moi, l'élue, l'heureuse, à laquelle il sera donné d'être ta femme ! Laisse-moi, te prouver que je suis digne de toi. Mon intelligence et ma science n'atteignent pas à ton cœur, pas même à tes pieds, mais la force de mon amour et de mon joyeux sacrifice peut se mesurer avec la tienne.

Si je pouvais me sacrifier seule, sans que tu eusses à souffrir ! Mais, par moi, tu es accablé de douleur ; par ma faute, le regret brûlant est entré dans ton cœur fier ! Que puis-je faire, mon bien aimé, pour que tu ne souffres pas ? Tu m'as dit une fois que je ne savais pas donner. Ah ! pourras-tu le dire à présent ? Te semble-t-il que je

sois avare ? Ou m'aimes-tu tellement que tu puisses vivre de ma vie et mesurer la grandeur de mon abandon ? Oh ! de grâce, Bruno, ne doute pas de moi, ou je ne pourrai jamais lutter jusqu'au bout.

TA FIANCÉE.

Greifswald, 7 juin.

J'arrive et ne trouve pas un mot de toi, mon enfant adorée. Durant ce long voyage, j'ai vécu dans l'attente de ta première lettre et je ne reçois rien. Est-ce mon impatience ou bien un pressentiment ? Grand Dieu ! tu n'es pas malade ? Non, Ulla, non, la maladie est pour les êtres faibles et non pour ma bien aimée.

Je suis resté un jour à Berlin, pour y acheter le mobilier de ta chambre. Tout sera ponctuellement ici dans onze jours. Le reste de la maison attend depuis longtemps sa maîtresse. Je t'ai peut-être écrit déjà que cette maison est vaste. N'auras-tu pas peur du profond et obscur vestibule, avec ses froides dalles ? Il est à un bout de la maison et la traverse pour conduire à la cour. Tu ne trouveras pas ici de jardin, mais tu n'en souffriras pas. Une porte, cachée dans une niche de pierre, mène aux pièces sombres du rez-de-chaussée que j'habite, L'étage supérieur a des appartements clairs et agréables même ceux qui ouvrent sur la place leurs vieilles fenêtres en meurtrières ; mais la plupart donnent sur la rue. Il y a en tout onze pièces en haut, dix en bas, mais beaucoup servent pour les usages domestiques. Cela te plairait-il ainsi ? Préfères-tu une autre maison ? J'en changerai volontiers ? Si celle-ci t'est désagréable, je la ferai démolir de bon cœur ; j'abandonnerai même l'université si tu le veux, et nous irons ensemble vers le Midi. Demande-moi seulement quelque chose ; fais-moi la grâce d'exprimer une volonté.

Non, je ne doute pas, mais tu m'as été aussi rapidement enlevée que si tout n'avait été qu'un rêve. Je le vois encore, dans ce demi jour, sous la fenêtre, ce merveilleux visage de jeune fille, un peu troublé un peu railleur, mais gardant cet embarras, malgré toute la dignité de son rang. Un nuage passa devant mes yeux, comme à Rauchenstein, lorsque tu entras pendant que que j'étais au piano ; je crus avoir une vision : Je ne sais ce que je dis alors : j'avais perdu la conscience de mes actes, et je ne l'ai pas retrouvée. Je ne me rappelle qu'une chose de ce premier jour, c'est que je ris aux éclats, en t'entendant, sur une question des tiens, parler de quelque détail de la vie quotidienne. Le mot "argent" dans ta bouche !... Tu ne peux t'en faire une idée ; mais ce mot semblait un anachronisme, déesse ! Et la première fois qu'en te voyant rire (suis-je l'heureux mortel qui te fis rire ?) j'aperçus l'éblouissante rangée de tes dents ! Tu vas me dire encore : "Je veux être aimée pour mon âme et non pour ma figure." Peut-on séparer l'une de l'autre ? Si ton âme était différente tes yeux, ton teint, ton port de tête seraient tout autres ; et ton cou mince et élégant, dont j'ai étudié les lignes, quand tu te détournais pour parler à ta tante !

Ulla, tu aurais dû me laisser soutenir la lutte, si tes prévisions t'ont trompée ! Ou bien serait-ce moi que tu